

Julian Barnes et le mystère du premier amour

Le plus discret des auteurs britanniques publie la plus belle histoire d'amour de la rentrée. Celle d'un homme de 19 ans et d'une femme de 48 ans. Rencontre chez lui, à Londres.

PAR CLAUDE ARNAUD, ENVOYÉ SPÉCIAL À LONDRES

Julian Barnes ne tient sans doute pas Alphonse Allais parmi ses maîtres, mais sa maison londonienne réalise idéalement le rêve de l'humoriste, qui voulait voir les villes construites à la campagne : entre un jardin immense et un salon assez large pour abriter une grande table de billard, il vit à cinq stations de la gare de Saint-Pancras comme à mille lieues de tout trafic. C'est là qu'il écrit, seul depuis la mort de sa femme il y a dix ans, la grande agente littéraire Pat Kavanagh, dont il reprit le patronyme pour ajouter, sous le prénom de Dan, quatre romans policiers à son œuvre. C'est là qu'il reçoit, dans un silence propice au travail, au milieu d'arbres, de livres et de portraits gravés de ses idoles – de Jules Renard à Tchekhov.

Mince et posé, Julian Barnes répond volontiers aux questions. Assis sur le divan de son salon édouardien, cet homme aigu et courtois pèse chaque mot, sans cesser de vous sonder indirectement, avec un regard bienveillant. A sa voix lente, grave et pudique on sent pourtant qu'il aime d'abord écouter et préférerait vous arracher vos secrets plutôt que vous confier les siens. Comme tant d'écrivains attentifs aux accidents du métier de vivre, il aurait pu être analyste – peut-être même confesseur : « *J'aurais fait un prêtre très utile, peut-être dans la France rurale* », avait-il déclaré au *New Statesman* ; on le devine tenu lui aussi au secret professionnel, peu enclin à révéler ses sources, en tout cas. Par un goût spontané pour la réserve plutôt anachronique aujourd'hui, même en Grande Bretagne, mais aussi par une pente naturelle à relativiser – son frère aîné, Jonathan, a beaucoup écrit sur le scepticisme en philosophie.

Un homme complet

Il est, avec Jonathan Coe, Martin Amis et Ian McEwan, la grande voix de la littérature britannique. Man Booker Prize 2011 pour « Une fille, qui danse », nouvelliste, essayiste, il est le seul étranger à avoir été couronné par le prix Médicis essai (pour « Le perroquet de Flaubert » en 1986) et par le Femina étranger (« Love, etc. » en 1992). Il est l'auteur d'« England, England », satire de l'Angleterre. Il est aussi traducteur d'Alphonse Daudet, et a également publié quatre romans policiers sous le pseudonyme de Dan Kavanagh.

L'arrogance n'est pas le fort de Julian Barnes. A tout propos, il montre l'intelligence et l'humilité de l'artisan habitué à remettre cent fois sur le métier son ouvrage, en veillant à ne laisser aucune trace de son passage. Propice à l'analyse du cœur et de l'esprit, la paix concentrée qui émane de la maison où il nous reçoit s'entend en basse continue, tout au long de « La seule histoire », son nouveau roman. Le narrateur s'y remémore l'aventure vécue, à 19 ans, avec une femme de trente ans son aînée, Susan, qui abandonna son mari alcoolique et ses deux filles pour vivre avec lui à Londres. Malgré l'opprobre de sa famille et de celle de Susan, laquelle dut l'entretenir en partie alors qu'il était encore étudiant. Et malgré les commentaires sans appel de ses propres amis, qui n'avaient fait que le rendre un peu plus fier de cet amour inouï, dont ils semblaient les tout premiers interprètes.

L'histoire sonne si « vraie » qu'on voudrait croire que Julian Barnes se livre enfin ici : les romanciers français nous ont habitués à des taux si élevés de nombrilisme !

– Non, ce n'est pas le cas.

– Et pourtant ce jeune étudiant ne paraît pas vous être étranger...

– Disons qu'il a quelque chose d'un faux frère, comme certains de mes narrateurs masculins. Mais je ne lui ai accordé qu'un tiers de ma propre expérience émotive. Le reste provient des observations que j'ai pu faire, ici ou là.

– Un tiers seulement ?

– Je ne peux que vous renvoyer à la biographie qu'on me consacrera peut-être un jour, si vous en doutez...